

# La patrie suisse

Autor(en): **R.R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **62 (1924)**

Heft 12

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218661>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

**L'HOMME AU RASOIR**

La barbe, Monsieur ?

Oui, dis-je, la barbe !

Je m'installai dans le fauteuil de cuir et, la nuque renversée sur le petit carré de papier hygiénique, je me pris à sourire. Que ces glaces étaient drôles ! Je me voyais vingt fois, cent fois, de face et de profil, de trois quarts et de dos. Mon image surgissait de partout, auréolée par l'éclat aveuglant des bocaux de cristal, des peignés rutilants et les petits pots nickelés.

Je dus lever encore la tête. L'homme me passait le blaireau sous le menton. Mes joues disparaissaient sous une neige graisseuse et collante. Il savonnait à petits coups, en homme sûr et méticuleux. Moi, je regardais le plafond, les rosaces brunes et enfumées et deux carcasses de tortues, qui se pavanaient sur le cadre d'une glace. Parfois, j'observais le coiffeur à la dérobée, mais ses yeux, sous les longs cils baissés, fixaient ma barbe avec une réveuse obstination.

Il savonnait toujours. Alors, je pensais que ce face-à-face était bizarre. Et une idiote envie me prit de rire. J'ébauchai un vague sourire, que ma dignité surprise transforma bientôt en une grimace. Lui, ne riait pas. Il savonnait toujours et, vraiment, je me dis qu'il exagérât. Je balançais entre une grimace et l'idée de lui conseiller la fin du savonnage quand il braqua ses yeux dans les miens.

Quel regard ! Deux yeux verts, trop clairs, sur une moustache pointue et sous une broussaille de cheveux éperdus. Et ces prunelles glaciales, impérieuses, me semblèrent dépourvues de raison.

Est-ce que l'on regarde un client, comme cela, dans le blanc des yeux ? l'air menaçant, ou peu s'en faut ? Une tête, pensais-je, qu'on n'aimerait pas rencontrer, le soir, à la lisière d'un bois. Heureusement, j'étais en sûreté, là, dans ce magasin, au centre de la ville.

Il prit son rasoir et, tenant le cuir d'une main, repassant la lame effilée de l'autre, il me jeta ce même coup d'œil, froid et cruel. Ah ! ça ! mais il commençait par m'inquiéter, ce bonhomme ! Lui avais-je donc fait quelque chose, pour qu'il me regardât de pareille façon ? Un instant, je pensai m'enfuir. Ce serait peut-être plus prudent ! Mais, enduit d'une épaisse couche de crème, je craignais le ridicule.

Il s'approcha de moi avec un sourire stupide, inquiétant, un sourire de sadique. Ah ! je m'étais fourré là dans un joli endroit ! Je me rappelai d'horribles précédents. Un coiffeur devenu fou, par les fortes chaleurs et qui tranchait la gorge d'un client inoffensif. J'eus froid aux tempes. Une petite sueur glacée coula derrière mes oreilles. Et il me rasa.

Il avait la main légère et balayait la crème par petits coups. Je commençais par être rassuré lorsque sa voix, une voix sèche et forte, me fit sursauter :

— Comment ! Vous laisser vos cheveux dans un état pareil ?

Cela ne pouvait manquer. Ah ! fichue guigne ! Sa crise commençait. Je le regardais, interloqué :

— Je vous dis, Monsieur, que vos cheveux font la fourchette ! Qu'attendez-vous pour les soigner ?

Ses yeux lançaient des éclairs, comme au cinéma. Je tentai de l'apaiser.

— Alors ?

— Prenez cette lotion. Excellent. Huit francs ! Mon dieu, huit francs, c'est une somme. Mais, le mettre hors de lui eût été dangereux. J'acceptai le flacon.

Il y eut un court silence. Il s'attardait à ce moment autour de ma pomme d'Adam. Il semblait prendre plaisir à rester dans cet endroit dangereux. Je retins mon souffle. Mais, il s'arrêta, haussa les sourcils de surprise et me déclara en élevant le ton :

— Ah ! ah ! c'est complet ! Monsieur ne se soigne même pas les dents !

Il allait un peu loin ! J'allais lui prouver que si, mais son regard se fit si menaçant que j'eus peur. Il ouvrit une armoire vitrée, y prit une

brosse couleur d'ambre, un tube de pommade, une boîte de poudre et me dit, condescendant :

— Il y en a pour sept francs ! Et c'est deux cents francs de moins que vous donnerez au dentiste.

Il raisonnait encore, je n'étais donc pas perdu ! C'est égal, quinze francs ! Et il n'avait rasé qu'une moitié de mon visage.

Cela dura encore vingt minutes. Il m'enfila, sous la menace de ses yeux trop clairs, une liqueur capillaire, une paire de bretelles, des boutons de manchettes, un appareil à fixer les pantalons. Et, comme je n'avais osé le contredire — il prétendait que je devais être marié — je dus acheter encore un peigne Napoléon !

Enfin, il m'essuya, me poudra, lava ma tête, brûla les fourchettes et, quand je demandai l'addition, il me dit, toujours avec son air froid, le rasoir à portée de sa main :

— C'est trente-neuf francs soixante-quinze.

C'était une folie onéreuse, mais mieux valait cela qu'un coup de rasoir. Je regardai la porte ouverte, par où j'allais définitivement sauver mon existence, quand il me dit, fort gracieusement :

— Vous êtes un client d'une obligeance rare ! Je me félicite de votre visite et espère bien vous revoir.

Compte dessus, pensais-je ! Trente-neuf francs soixante-quinze ou la vie ! En franchissant la porte, je me retournai bravement. Il épongeait le marbre et me salua amicalement, presque familièrement :

— Bonjour ! Bonjour !

Sa crise lui avait passé ! Mais, c'est égal. Je l'avais échappé belle.

Depuis, j'ai même appris que cette chose le prenait assez souvent, et particulièrement vers les fins de mois. *Henri Chappaz.*

**La Patrie Suisse.** — Une trentaine de gravures, toutes remarquablement venues, illustrent le dernier fascicule de la *Patrie Suisse* (No 795 du 12 mars). On y trouve sept portraits, tous de disparus : M.-A. Piaget, colonel Ami Girard et Fritz Courvoisier, dont les noms restent attachés à l'entrée de Neuchâtel, comme république libre, dans la Confédération, le conseiller national Eugène Bonhôte, l'écrivain Jacob Bosshart, le journaliste P.-H. Cattin, le peintre Louis Rheiner, morts récemment. Un groupe montre les officiers du génie qui ont pris part, à Berne, à la réunion d'adieu du colonel R. Weber. — Des vues du Parc national suisse, de skieurs dans les Alpes, d'Inner-Arosa, d'Andermatt, de Montana y font la part du paysage suisse en hiver. — On y voit d'un œil amusé de délicieuses photographies des hôtes du Léman : canards, grèbes, poules d'eau, harles, morillons, milouins, mouettes et cygnes. — L'art y est représenté par les projets primés dans le concours pour l'affiche du Salon de l'Automobile, par la reproduction de quatre œuvres du peintre Louis Rheiner (Vieille porte à Antibes, le Jardin du poète Louis Duchosal, Yvoire, le Salève) et par cinq gravures documentaires illustrant un article sur l'indépendance neuchâteloise : Jules Courvoisier à la tête de ses troupes, reproduction d'un croquis de A. Bachelin, Neuchâtel en 1825, gravure de J.-J. Sperli, d'après le peintre J.-W. Moritz et une vue de Neuchâtel le lendemain de l'échauffourée royaliste du 2 septembre 1856, avec les barricades élevées par les monarchistes ; tout cela constitue un numéro superbe autant que varié. *R. R.*

**Ne confondez pas.** — Monsieur le pasteur a fait une visite à de nouveaux paroissiens. Pour mieux établir d'amicales relations, il questionne le petit garçon :

— De qui a-t-on parlé à l'église ce matin ?

— De Dieu, répond l'enfant.

— Mais tu as entendu parlé de Dieu bien des fois, à la maison, je suppose ?

— Oh, oui, monsieur le pasteur, surtout quand papa répare sa moto !

**Le péril.** — Un dompteur marseillais explique à un amateur les secrets de son art.

L'amateur l'écoute avec admiration.

— Vous avez dû avoir peur, le jour où vous êtes entré pour la première fois dans une cage où il y avait des tigres et des lions.

— En effet, dit le dompteur, en se frisant la moustache, on m'avait dit qu'ils avaient des puces !

**L'HEURE VAUDOISE**

*L'habitude chez nous demeure,  
Rien n'est changé ;... comme autrefois,  
Il est midi, quand frappe une heure  
Au cadran du clocher vaudois.*

*Ecoute : esprit de Lamartine,  
Si le temps suspendait son cours !  
St tu pouvais fermer l'usine  
Qui régit les ans et les jours...*

*Pendant une grande minute  
O l'insu du pays de Vaud :  
Cela, sans tracas et sans lutte,  
Remettrait l'heure à son niveau.*

— *Non ! conservez votre coutume,  
Ce talisman mystérieux,  
Qu'un ange égaré dans la brume  
Perdit en descendant des cieux.*

*Laissez grimper les alpinistes,  
Ces fervents du « toujours plus haut » ;  
Laissez courir les communistes,  
Ces piliers d'un monde nouveau.*

*Laissez ramper les cœurs de pierre  
Hypnotisés par le filon ;  
Mettez la haine dans la terre,  
Elargissez votre sillon.*

*Mais dans les œuvres sociales,  
Heure vaudoise... avance un peu...  
Frappe à grands coups sur les cymbales.  
Tu feras plaisir au bon Dieu. —*

*La voix se tut... l'esprit-poète  
Disparut dans le firmament ;  
Il allait voir dans sa retraite  
La muse du patois romand.*

*Il est vrai que dans bien des choses,  
A la routine on est enclin,  
On ne sent le parfum des roses  
Que dans la phase du déclin.*

*Pressons gentiment nos montures,  
Pour éviter un saut plus tard...  
Sur le tremplin des aventures  
Dans les coulisses du hasard.*

*O Temps !... dans ta course éternelle  
Laisse échapper quelques débris,  
L'heure vaudoise est immortelle  
A Cossonay comme à Lutry.*

*L'habitude chez nous demeure  
Mais cependant, pour une fois :  
Quand la mort passe, juste est l'heure...  
Au cadran du clocher vaudois.*

Le Muids, le 27 janvier 1924.  
(Terre Vaudoise). *Félix Divorne.*

**Royal Biograph.** — La Direction du Royal Biograph a composé pour cette semaine un programme formidable : « Le Gamin de Paris », superbe film dramatique et humoristique en 4 actes, d'après la comédie célèbre de J. F. Bayard et Vanderbruch, réalisée par Louis Feuillade et interprétée par Sandra Milowanoff, Mme Jalabert, MM. Devalde-Charpentier et enfin René Pyen ex (Bout de Zan). Au même programme « La Rencontre », comédie dramatique en 3 actes. Le sympathique chanteur, Marcel Perrière se produira dans une nouvelle série de chansons filmées. Enfin au programme, le Gaumont-Journal et le Pathé-Revue. Tous les jours matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30, dimanche 23, matinée ininterrompue dès 2 h. ½.

**N'oubliez pas que la Teinturerie Lyonnaise**  
**Lausanne (Chamblande) vous nettoie et teint**  
**aux meilleures conditions tous les vêtements**  
**défranchis.**

Pour la rédaction : J. MONNET  
J. BRON, édit.  
Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron